

Fête de Noël et fêtes de mi-hiver

LA MI-HIVER (MIDWINTER EN ANGLAIS), EST LA PÉRIODE ALLANT DU 22 DÉCEMBRE, le jour le plus court de l'année, jusqu'à deux semaines après, lorsque la lumière du jour recommence à se prolonger nettement. Cela est dû au solstice d'hiver, le 22 décembre, quand le soleil atteint sa position la plus basse par rapport à la terre, puis recommence à monter, du moins aux yeux des terriens. Solstice veut dire tournure du soleil. Un terme étrange en fait, car ce n'est pas le soleil mais la terre qui tourne à ce moment-là de sa position la plus éloignée du soleil afin de se rapprocher chaque jour un peu plus. Six mois plus tard, c'est le virage dans l'autre sens quand notre planète commence à s'éloigner de plus en plus du soleil.

Pour nos antipodes sur l'hémisphère sud, c'est bien sûr l'inverse : dans ces latitudes, Noël tombe au milieu de l'été, pendant les jours les plus longs de l'année. Mais passons. Ce que je veux aborder dans cet article, c'est l'origine de Noël, les rapports avec les fêtes d'hiver dans l'Antiquité, et la transformation de Noël en une fête de mi-hiver de nos jours.

Fêtes d'hiver

Depuis des temps immémoriaux, les jours autour du solstice d'hiver sont une période spéciale, marquée par des jours fériés, des festivités de tous genres, des repas et des cadeaux, et, surtout, des rites et des cérémonies religieuses. Ainsi, les gens ont célébré le fait que la lumière du soleil ne va pas continuer à diminuer mais qu'elle recommence à gagner du terrain sur l'obscurité. Et en cela, les gens voyaient un conflit entre des dieux ou des puissances spirituelles du bien et du mal. Le soleil, la lune, les planètes et les étoiles étaient souvent considérés comme des instruments des dieux, sinon comme des divinités en tant que telles. Les jours et les mois ont été nommés d'après eux. Avec l'avènement du christianisme, cette ancienne vision religieuse du monde a laissé la place à la vision d'un seul Dieu transcendant qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui se trouve dans ces deux sphères. Mais certains noms préchrétiens ont survécu. On dit encore lundi, mardi et mars (Mars), juillet et août (nommés après les empereurs Julius César et Auguste, depuis qu'ils sont entrés dans le panthéon romain).

Dans l'Empire romain, au cours des premiers siècles de notre ère, les gens célébraient le solstice d'hiver comme la « renaissance » du dieu solaire *Sol Invictus* (« Soleil invincible ») et cela pouvait durer deux semaines. Très populaires parmi les fêtes étaient les Saturnales, les jours de Saturne. Pendant ce temps, tous les rôles étaient inversés – signe du changement opéré par le (dieu) soleil. Il était alors permis de faire ce qui était autrement interdit. Ici et là, un petit enfant était élu roi temporaire - une

coutume qui existe d'ailleurs encore aujourd'hui lors des fêtes populaires, ici et là un peu partout en Europe. Dans d'autres régions ou villes, comme Rome, l'un des prisonniers condamnés à mort était choisi pour diriger les festivités en tant que roi de l'hiver.

Dans l'Empire romain, les fêtes de mi-hiver étaient des occasions de manger et de boire à l'excès, de débauche et d'inconduite sexuelle, et d'orgies pour l'élite. Mais après deux semaines, le 6 janvier, la fête était terminée et l'ordre ancien revenait. Le roi d'hiver devait remettre sa couronne, pour redevenir le brigand qu'il était et pour être exécuté tout de même.

Compte tenu de la signification religieuse et des pratiques immorales des fêtes d'hiver, on comprend bien que les chrétiens partout dans le vaste Empire romain s'en tenaient éloignés. Cette prise de distance était une raison de plus pour les détracteurs de la religion chrétienne d'accuser ses adeptes d'athéisme (« ils ne croient pas en nos dieux ») et de saper l'ordre social (« ils rejettent les coutumes qui sont si importantes pour la population de notre ville »). Mais cette attitude suscitait également du respect. C'est justement ce non-conformisme qui légitimait le message chrétien, favorisant ainsi la propagation de la foi chrétienne, qui a atteint des proportions sensationnelles aux deuxième et troisième siècles.

Tournure de Constantin et la christianisation

En 312, les deux empereurs de la partie occidentale de l'Empire romain, Constantin I et Maxence, se confrontent pour une bataille décisive près du Pont de Milvius, dans le nord de l'Italie. La bataille a été gagnée par Constantin, qui devenait par là le seul empereur de l'occident. Il a déclaré qu'il devait la victoire au Dieu des chrétiens. Selon l'évêque Eusèbe de Césarée, qui a écrit une biographie de Constantin, celui-ci avait fait un rêve juste avant la bataille, dans lequel il avait vu un signe et entendu le message : « Par ce signe tu triompheras ». Ce signe était constitué de deux lettres grecques, X et P. À l'époque, les chrétiens l'utilisaient pour désigner Christ, le nom grec du Messie. Les lettres initiales sont

X et P (CH et R en latin). Comment Constantin a-t-il su que c'était le signe du Christ ? Sans doute grâce aux soldats chrétiens de son armée.

Les historiens ne s'accordent toujours pas sur la question de savoir si Constantin s'est vraiment converti à Jésus-Christ à ce moment-là, mais on peut dire à minima qu'il a rejoint le christianisme. Un an plus tard, lui et l'empereur de la partie orientale de l'Empire, Licinius, ont publié le fameux Édikt de Milan, dans lequel ils accordaient la liberté religieuse aux chrétiens de tout l'Empire – ainsi qu'à d'autres groupes religieux d'ailleurs. Cet édit mettait fin aux persécutions des chrétiens. Ils étaient désormais autorisés à fonder leurs propres églises et ils récupèrent leurs biens précédemment confisqués.

Tout cela constitue un tournant gigantesque dans de l'empire romain, comparable à celui du soleil en hiver. Il a déterminé toute l'histoire de l'Europe pour des siècles suivant. Jusqu'alors, le christianisme était une minorité persécutée ; dans les années qui suivent, il devient la religion officielle de l'appareil d'État. Les deux parties concluent une alliance de facto. L'Église soutient l'empereur. De sa part, l'empereur soutient le fonctionnement de l'Église. Il va soutenir la construction d'églises et promouvoir la diffusion du christianisme. Le but est que toute la population devient chrétienne, sous les autorités séparées mais alliées du trône et de l'autel.

En outre, à partir de cette époque, tous deux commencent à faire des efforts pour ce que l'on appelle la christianisation de la société. Il s'agit là de lier la législation de la cité aux lois morales de la Bible et d'associer autant que possible la vie sociale au culte rendu au Dieu de la Bible et à Jésus-Christ en tant que Sauveur de tous les hommes. Cet effort s'est poursuivi au cours du Moyen Âge et jusqu'à l'époque moderne.

Une alternative au festival de la mi-hiver

Retournons à ce IV^e siècle après le tournant de Constantin. L'un des premiers défis auxquels les dirigeants de l'Église ont été confrontés était d'éliminer les pratiques liées aux fêtes d'hiver. Ils n'y arrivaient pas. Les gens n'allaient pas se laisser priver de ces plaisirs, même si certains pratiques allaient clairement à l'encontre de la moralité de la nouvelle religion officielle de Rome.

C'est dans ce contexte que les évêques de Rome ont introduit une nouvelle fête, la fête de la naissance de Jésus. Selon les sources les plus fiables, elle fut célébrée pour la première fois en 336. Jusqu'alors, les chrétiens ne fêtaient pas l'anniversaire de naissance, comme le faisaient les païens. Et encore moins la naissance du Seigneur sur terre. D'autant plus que la seule fête d'anniversaire rapportée dans la Bible a littéralement coûté la tête de Jean-Baptiste ! (Voir Matthieu 14).

Les théologiens et les responsables d'église du quatrième siècle savaient très bien que le Nouveau Testament ne mentionne pas de date de naissance pour Jésus. Néanmoins, à partir du III^e siècle, des

voix s'élèvent pour dire que l'Église se doit de célébrer la naissance de Jésus. Mais la question était de savoir à quelle date. Les théologiens de l'Église de Rome au début du IV^e siècle ont argumenté pour le 25 décembre, plus précisément la nuit du 24 au 25 décembre. Le choix de cette date est sûrement lié au fait que la même était le « jour de la renaissance » du dieu Sol Invictus sur le calendrier de Rome. Avec le message que le Christ est le « Soleil de justice » et donc le seul et véritable Sol Invictus (Malachie 3:20), ils pouvaient offrir une alternative aux fêtes d'hiver de l'époque. Les dieux de Rome n'existent pas. Le Dieu unique a envoyé son Fils, Jésus-Christ, comme la lumière qui pénètre dans nos ténèbres. C'est lui qui a opéré une sorte de solstice spirituel, un nouveau départ pour l'humanité.

Dès le départ, la fête de la naissance du Christ a été un succès. Les gens l'appelaient *Natalis dies* (jour de la naissance). Quand la fête s'est répandue dans d'autres régions d'Europe et parmi des peuples parlant d'autres langues, ce nom a été translittéré en *Natividad* en Espagne, *Nadal* dans le sud de la France, *Noël* dans le nord de la France. En Angleterre et aux Pays-Bas, on l'appelait *Christmas*, « messe du Christ », en référence à la messe au soir du 24 décembre. Plus tard, les Néerlandais protestants parlent plutôt de *Kerstfeest* (« fête du Christ »). Les Allemands disent *Weihnachten* (« nuit consacrée »). La fête de Noël a toujours été très populaire partout dans le monde chrétien, et les symboles et coutumes de Noël ont également été largement acceptés en dehors. Si bien qu'elles sont devenues partie intégrante de la culture générale du monde occidentale.

Une célébration chrétienne - Noël et la culture

La multitude de dénominations de la fête montre bien à quel point Noël est lié à la culture de chaque peuple. Mais sur ce point, il faut bien distinguer deux choses. D'une part, la fête de Noël en tant que telle n'a pas de précédent dans les religions païennes, elle est entièrement une fête chrétienne, célébrée depuis 336. D'autre part, les chrétiens ont emprunté pas mal de coutumes, d'attributs et de symboles aux traditions pérennité-chrétiennes et à la culture ambiante, pour donner de la chair à la célébration.

Il en a toujours été ainsi. Dès la Rome antique, les Églises ont adopté des éléments des fêtes d'hiver qui existaient dans quasiment toutes les cultures et religions pérennité-chrétiennes, dans la mesure où ils étaient compatibles avec le message et la morale chrétiens. Mais ils ont changé de sens. L'Église les a christianisés. Aux anciennes significations pérennité-chrétiennes se sont substituées de nouvelles significations, en rapport avec le récit biblique de Noël. Et c'est dans ce nouveau sens qu'ils étaient désormais pratiqués.

Ce lien avec la culture existante est une caractéristique constante de l'histoire de l'Église. Partout où l'Évangile a été accueilli, les rites et coutumes préchrétiens et les traditions qui ne contredisaient pas la doctrine chrétienne ont été intégrés aux fêtes et coutumes chrétiennes. Lorsque l'on adopte des coutumes, on

remplace l'ancienne signification par une nouvelle signification, chrétienne.

Mais la plupart des attributs et coutumes traditionnels liés à Noël ne sont pas d'origine préchrétienne mais inventés ou introduits par certains chrétiens ici ou là dans le monde christianisé. Par exemple l'arbre de Noël (Alsace, Moyen-Âge), la couronne de l'avent (Scandinavie, XIXe), la crèche (Italie, XIIIe), ainsi que les innombrables contes de Noël dans toutes les langues. Etcétera.

De nos jours, certains chrétiens s'opposent plutôt à la célébration de Noël au motif qu'elle serait d'origine païenne. (Dans la Bible, païen signifie les nations non-juifs, dans le langage chrétien, les nations non-christianisées.) On dit que certaines coutumes existaient également dans d'autres religions, par exemple celle de dresser un arbre décoré pendant une fête. Mais cela ne prouve pas encore qu'il y a eu emprunt. Certains dressent un lien entre l'arbre de Noël et le culte de la reine du ciel (Vénus ?), mentionné dans Jérémie 2-10, ce qui est pour le moins très invraisemblable. De toute façon, aucun chrétien n'a jamais posé un arbre de Noël dans sa maison pour vénérer une quelconque déesse, mais toujours pour agrémenter la fête de la naissance du Christ. Certains rejettent la fête de Noël au motif qu'elle n'a pas été instituée dans la Bible. C'est un argument valable en soi, mais quand on l'utilise, il faudrait l'appliquer aussi à toutes les autres pratiques chrétiennes sans précédent ou bien-fondé biblique. Pour la part, je ne pense pas que l'on doive être aussi restrictif. En matière de liturgie et de célébration, les instructions bibliques sont assez limitées, laissant beaucoup d'espace, justement, à la créativité des croyants et à tous leurs dons artistiques, artisanales et autre, pour exprimer et célébrer le message de la Bible dans toute sa richesse.

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas dire que la fête de Noël est une forme de paganisme à la sauce chrétienne. À l'origine, Noël est une fête chrétienne, avec un message entièrement biblique, introduite précisément pour contrer la religiosité païenne.

La déchristianisation de Noël

Or, aujourd'hui, près de 17 siècles plus tard, le pendule est passé complètement à l'opposé, vers la déchristianisation de Noël. Cela est lié à la sécularisation et à la déchristianisation de la société. Celles-ci ont pris de l'ampleur depuis les années 1970, de sorte qu'une grande partie de la population des pays traditionnellement christianisés n'a aucun attachement à l'Église, ni à la foi chrétienne, ni aux pratiques religieuses chrétiennes.

On pourrait s'attendre à ce que les gens qui n'adhèrent pas au message de Noël, c'est-à-dire que Dieu a envoyé son Fils sur terre en tant qu'homme, en la personne de Jésus de Nazareth, pour apporter la lumière d'une vie nouvelle à l'humanité, n'ont aucun intérêt à célébrer cette fête. Célébrer la naissance de quelqu'un en qui l'on ne croit pas, cela n'a pas sens, non ? Alors, il serait logique que la population post-

christianisée passe à autre chose, laissant tomber Noël.

Mais non, tout comme les Romains de l'Antiquité ne se laissaient pas facilement priver des plaisirs des fêtes traditionnelles de mi-hiver, par une Église qui taxait certaines pratiques d'immorales, les Occidentaux laïques ou sans-Église de nos jours ne veulent pas être privés des plaisirs et surtout du romantisme de Noël tels qu'ils se sont développés au fil des siècles dans le monde chrétien. Donc on continue de fêter Noël par on tour de passe que l'on peut qualifier de déchristianisant de la fête. Tout en retenant les formes qui plaisent, on en change le fond afin d'en faire une fête d'hiver laïque, sécularisé, non religieux.

Jésus est remplacé par le Père Noël, un personnage insignifiant fait de tout pièce, emprunté aux vieilles histoires d'un évêque charitable, Saint-Nicolas, changé en Santa-Claus américain, et aux contes de fée d'un gentil vieux barbu parcourant avec ses rennes les pays enneigés du Grand Nord. Ce bonhomme ne dégage rien de spécial, n'inspire rien, il n'a aucune prétention, aucun message. Il n'a pas besoin d'être cru ou adoré. Il laisse chacun libre de ses choix et n'oblige à rien, sauf à acheter plein de beaux cadeaux et... à boire du Coca. Parce que la forme actuelle du *Père Noël*, avec son costume et son bonnet, a été conçue et popularisée dans les années 1930 aux États-Unis par le département marketing de Coca-Cola. Et ils ont vraiment réussi leur coup. Honnêtement, je me demande comment un type aussi invraisemblable que le Père Noël a pu se répandre dans le monde entier. L'écrivain anglais Chesterton l'a bien prévu, au début du siècle dernier, en disant : « quand les gens décident de ne plus croire en Dieu, ils ne vont pas croire à rien, mais être prêt à croire en tout et n'importe quoi ».

Être ou ne pas être une crèche dans l'hôtel de ville

La déchristianisation et la sécularisation de Noël est en route depuis quelques générations déjà. Et la tendance continue. Nombreux sont ceux qui la suivent inconsidérément. Pour eux, Noël est une fête d'hiver sociale et culturelle et non pas religieuse. On se souhaite désormais « bonnes fêtes de fin d'année ».

Mais il y a aussi une petite minorité très influente d'intellectuels laïques et de groupes d'action qui militent pour en finir avec la présence d'éléments chrétiens de Noël dans l'espace publique. Dans nos régions, les points d'achoppement sont les arbres de Noël sur la place de la ville, dont on ne veut plus pour des raisons écologiques tout à fait compréhensibles d'ailleurs, et notamment les crèches dans la mairie. Ces dernières sont très populaires et appréciées du plus grand nombre de citoyens. Elles s'inscrivent dans une tradition populaire multiséculaire de construire de jolies crèches représentant les circonstances de la naissance de Jésus avec des personnages en cire, habillés en costumes locaux, dans lesquels on peut souvent reconnaître des habitants de la région. Une façon pour une population locale de se situer dans l'histoire de Noël.

La crèche, sous toutes ses formes, est devenue un élément essentiel de la culture générale. Mais chaque

année, des organismes comme la Ligue pour la Défense des droits de l'homme (LDH) s'élèvent contre cette coutume. Au passage, on est en droit de se demander comment une crèche dans une mairie pourrait menacer quel droit de l'homme que ce soit. Je ferme la parenthèse. Ces militants considèrent qu'une crèche est une propagande religieuse, et cela les irrite. Ils et veulent donc qu'elle soit retirée de l'espace public, et si possible de toute la sphère de la culture générale. Chaque année c'est la même ritournelle. Ils poursuivent les maires en justice pour qu'ils retirent ces représentations des bâtiments publics, car elles ne respectent pas la séparation de l'Église et de l'État. Ces dernières années, certains juges leur ont donné raison, d'autres ont débouté leur demande. Si certains maires se plient à l'injonction de retirer les crèches, d'autres refusent, arguant qu'il ne s'agit pas là de propagande religieuse mais d'une expression de la culture populaire à laquelle la plupart des gens sont attachés.

En novembre de cette année, le Conseil d'État français a rendu un arrêt interdisant cette pratique, que les tribunaux sont obligés de suivre. Par conséquent, les maires de Perpignan et de Béziers ont été condamnés ces dernières semaines. Ils ont décidé de déplacer la crèche sur la place devant l'hôtel de ville. Ceci est autorisé par la loi. Pour l'instant, car les militants vont s'y opposer sûrement dans les années à venir.

Symptôme d'un mouvement plus profond

La bataille des crèches peut sembler insignifiante à première vue. De nombreux chrétiens des pays du Nord n'y comprennent pas pourquoi on s'en émeuve tant dans le sud, et haussent les épaules. Mais quand on y réfléchit un peu plus, on voit bien qu'elle est le symptôme d'un mouvement beaucoup plus profond, qui touche les fondements des sociétés occidentales en général. La volonté des laïcards pur sucre, de renfermer l'« ancien » Noël chrétien dans la sphère privée, entre les murs des maisons et des églises, s'inscrit dans un mouvement plus profond et une tendance beaucoup plus large, à savoir le fort mouvement intellectuel et politique dans le monde occidental visant à séparer non seulement la gouvernance et la politique, mais encore la société et la culture et toute la sphère publique des valeurs et normes religieuses et morales du christianisme qui sous-tendent historiquement la culture occidentale. C'est une tendance de refonder le monde, d'une part sur certaines valeurs empruntées à la philosophie gréco-romaine préchrétienne, et d'autre part sur l'autonomie de l'homme. Un monde dans lequel chaque personne est libre de vivre elle le souhaite et le juge bon. Dans une telle société individualisée à l'extrême, il n'y a pas de place pour une quelconque religion ou loi morale à laquelle les gens devraient se conformer en principe. La norme principale est le droit de chacun de réaliser ses désirs.

Cette aspiration idéologique veut s'imposer dans plusieurs domaines. Notamment celui des droits de

l'homme. Les droits reconnus comme universels aujourd'hui ne suffisent pas. On veut y ajouter de nouveaux « droits universels », tels que l'avortement, le mariage homosexuel, la transition de genre, l'euthanasie, ainsi que la liberté de propagande religieuse. Si l'on y parvient, on pourra obliger n'importe quel gouvernement national à les « respecter ». En même temps, il y a une pression de plus en plus forte de la part des intellectuels non-religieux de reformuler le droit de liberté de conscience et de religion en termes de liberté de culte. C'est subtil, mais lourd de conséquence, car cela implique que l'on n'aura plus la liberté de propager une religion dans la sphère publique.

Pas de séparation mais une connexion

Dans cette situation, les Églises et les croyants individuels pourraient réagir par une déconnexion similaire entre Noël d'une part et la sphère publique et la culture générale d'autre part. Deux options se proposent. Soit, on ne célèbre plus du tout Noël. Soit, on supprime des éléments culturels traditionnels tels que les décorations de Noël, les cadeaux, les cartes de vœux, un dîner copieux, les concerts de Noël, etc., et on se concentre sur des éléments bibliques et les célébrations liturgiques. Autrement dit, un Noël « rechristianisé ».

Mais dans les deux cas, on fait alors exactement ce que veut le laïcisme, c'est-à-dire isoler la pratique religieuse entièrement dans la sphère privée. Le défi consiste plutôt à relier la foi et la culture. Par conséquent, nous pouvons célébrer Noël en utilisant des traditions et des coutumes qui sont devenues partie intégrante de la culture générale et qui nous relient donc aux autres membres de la société, tout en exprimant quelque chose du message du Christ.

Quand je plaide pour célébrer Noël, pleinement, de façon spirituelle et sociale et culturelle, je sais bien que je vais à l'encontre à une tendance dans les milieux évangéliques en France de ne pas prêter trop d'attention à cette fête, voire de l'ignorer totalement. Je trouve cette attitude très étrange. Elle est peut-être un vestige de l'opposition au catholicisme, surtout à des traditions chères aux « cathos », mais honnêtement, aujourd'hui on n'a pas intérêt à rester dans une telle posture. Une autre habitude, celle de fête Noël une ou deux semaines avant le 25 décembre, tandis que la plupart des fidèles vont ailleurs le jour même de Noël, me paraît également discutable. De cette manière, on se désolidarise de toutes les Églises en France et dans le monde entier qui célèbrent la fête le 25.

Bref, je considère que la pratique de Noël chez les évangéliques est à revoir. On pourrait en faire une occasion de célébration et de témoignage très importants. Au lieu de laisser à l'abandon la fête de la naissance de notre Seigneur, dans une société qui s'en est emparé pour en faire une fête d'hiver tout simplement, nous ferions mieux de la célébrer à contre-courant, dans son sens original.

Evert Van de Poll,
24 décembre 2022